

DU LABYRINTHE DES RUES AU LABYRINTHE DE L'ÊTRE

PIERRE BRUNEL
UNIVERSITÉ DE PARIS-SORBONNE

RÉSUMÉ

Il est d'autres labyrinthes que le labyrinthe de Crète. Les rues d'une grande ville, Paris pour Gérard de Nerval, Londres pour T.S. Eliot par exemple. Plus complexe encore est le labyrinthe de l'être où ont erré et où sont perdus ceux que Pierre Seghers a appelés dans son anthologie de 1972 (rééditée et complétée en 1978 et en 1985), « les nouveaux poètes maudits ». Trois d'entre eux seront évoqués, Jacques Prével (1915-1951), Jean-Pierre Duprey (1930-1959) et surtout Roger-Arnould Rivière (1930-1959 lui aussi), cet admirable poète inconnu qui a cru reconnaître en Dylan Thomas son « intricate image » dès ses premiers poèmes et a écrit à bout de souffle mais non de poésie un étonnant testament au bord du « vertigineux à-pic de la nuit ».

MOTS-CLÉ

Labyrinthe, mythe, nouveaux poètes maudits.

From Streets Labyrinth to the Labyrinth of Being

ABSTRACT

There are other labyrinths apart from Crete's: the streets of a big city like Paris for Gérard de Nerval, or London for T.S. Eliot. Even more complex is the labyrinth of the human being where those who Pierre Seghers called in his 1972 anthology (reviewed and completed in 1978 and 1985) « les nouveaux poètes maudits » (« the new accursed poets ») wondered or got lost. Three of them will be studied in this article: Jacques Prével (1915-1951), Jean-Pierre Duprey (1930-1959) and specially Roger-Arnould Rivière (1930-1959), an admirable unknown poet who believed having recognized Dylan Thomas' « intricate image » in his first poems and who wrote restlessly and beautifully his « vertigineux à-pic de la nuit ».

KEYWORDS

Labyrinth, myth, nouveaux poètes maudits.

« Le labyrinthe des rues » : Yves Bonnefoy emploie l'expression dans la deuxième des conférences qu'il donna en novembre 2001 à la Bibliothèque Nationale de France. Cette conférence était intitulée « Nerval seul dans Paris », et il pensait d'abord à la rue de la Vieille-Lanterne, « l'impasse où Nerval va trouver la mort, dans un quartier perdu entre de grandes artères en cours de reconstruction et l'eau indifférente du fleuve coulant silencieusement dans la nuit »¹. Une Seine intérieure comme, dans son premier texte publié, en 1946, Bonnefoy avait fait place, à côté du Lot du pays de Toirac, au « terrible Lot intérieur » (2008: 98).

Avec Nerval, on pénètre non seulement dans une manière déjà de recherche du temps perdu, mais de recherche d'un espace, sinon perdu, du moins peut-être en train de se perdre. Ce mot, *recherche*, Yves Bonnefoy le met en valeur au début de la troisième partie de cette conférence :

Se mettre en chemin, chercher, le hasard, les signes : certainement ce sont là les maîtres mots dès qu'il s'agit de Gérard de Nerval (...). Et c'est aussi à travers Paris que Nerval a mené une bonne part de sa recherche. (Bonnefoy 2003: 44)

¹ Yves Bonnefoy, *Le poète et « le flot mouvant des multitudes »* (2003: 41). La citation incluse dans le titre est tirée de la dédicace des *Paradis artificiels* de Baudelaire et l'épigramme du volume provient de cette source même : « Tu verras dans ce tableau un promeneur sombre et solitaire, plongé dans le flot mouvant des multitudes, et envoyant son cœur et sa pensée à une Electre lointaine (...) ».

Dès la plus petite enfance, Gérard Labrunie est parti à la recherche d'une réalité perdue, qu'il avait le plus grand désir de retrouver. D'où son orientation vers l'Allemagne où sa mère est morte le 29 novembre 1810 alors qu'elle était allée rejoindre son mari aux armées et que l'enfant n'avait que deux ans et demi : « effacement sans retour d'un visage auquel le sien ressemblait peut-être » (2003: 46). C'était, sans qu'il pût en prendre conscience, une première expérience de la mort et aussi « l'intuition d'une présence absolue ». Mort, Absolu : deux mots qui sont inscrits en lettres capitales dans le livre des poètes maudits. La Mort décomposée de Jean-Pierre Duprey (M-Orrye, Orr-heure), est d'autant plus active². L'Absolu vers lequel Jacques Prével eut l'impression de dériver au cours de sa trop brève existence :

EN DERIVE VERS L'ABSOLU ...

En dérive vers l'absolu
Il ne me reste qu'à enfreindre l'ordre
De toute justice
Pour me détacher sans consentement
De sa violence qui m'accable
J'ai vécu dans la confusion
Je suis mort dans la confusion
Pour ma défense qu'aurai-je à dire
Mes forces se détruisent et me détruisent dans l'égarément.
Je suis un criminel
Qui n'a pas compris le geste simulé³.

Pour Nerval, ce *desdichado* qui est, au point de départ de son existence, « le veuf, l'inconsolé », la mère absente est une présence en creux, sans voix (sans ce que Bonnefoy appelle la « voix 'de l'être' ») et « c'est aussi la preuve, jour après jour, que cette présence absolue, ce sera tout autant et à jamais, du point de vue d'ici, une absence, et donc un appel à mourir, pour passer au-delà de la mystérieuse limite » (2003: 47). Cette absence, il cherchera à la retrouver dans des femmes jeunes, comme cette mère disparue à l'âge de 23 ans. Des femmes qui ont des allures de statues grecques et qui, comme Gradiva, passent dans l'espace d'une rêverie, dans des « rues métaphysiques » (2003: 50) analogues à celles de la Pompéi de Wilhelm Jensen⁴.

Ainsi s'opère déjà la transposition d'un labyrinthe urbain à un labyrinthe intérieur. Celui qui s'y trouve perdu, qui y craint on ne sait quel Minotaure, s'attache au fil d'une Ariane. Si ce fil se rompt, si le visage d'Ariane s'efface, se produit un échec d'existence, - celui-là même sans doute qui a conduit Nerval à la folie et au suicide ou, avant cela, à l'errance. Tel est, selon Bonnefoy, l'irréparable pour Nerval (2003: 50-51)⁵. Cet irréparable est celui de la conclusion d'*Aurélia* « l'Univers est dans la nuit ». Il n'y a « plus rien pour lui parmi les vivants, plus de vie si ce n'est pas dans la mort » et c'est là, pour Bonnefoy, « l'évidence qui

² Voir « A l'aube fermée...le Noir regonfle », l'un des deux textes de Duprey publiés dans le numéro 1 de *Soleils noirs / Positions* en février 1952, et intégrés à *L'Ombre sagittaire* (dans *La Forêt sacrilège et autres textes*, posthume, Le Soleil noir, 1970): « L'Orrye, rire hors de rire, si tu le veux, je t'ouvrirai ma Mort avec la magüe-scule M muette ou Emclef ! » (Duprey 1998: 108).

³ Le poème est l'un de ceux qui ont été retenus pour l'anthologie *Poètes maudits d'aujourd'hui*.

⁴ Bonnefoy fait ici allusion à la nouvelle de Wilhelm Jensen (1837-1911), *Gradiva, ein Pompejanisches Phantasiestück* (1903), qu'a rendue célèbre le commentaire de Freud. *Der Wahn und die Träume in W. Jensens « Gradiva »*, 1907, traduit par Marie Bonaparte sous le titre *Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen*, Gallimard, 1949. Nouvelle traduction de Paule Arbex et Rose-Marie Zeitlin, *Le délire et les rêves dans la « Gradiva » de Jensen*, PUF, 1983, rééd. Gallimard, folio essais n°181, 1986.

⁵ Il le trouve dans *Sylvie* et dans la parole finale de l'actrice en qui il cherchait le regard de la mère perdue. « 'Qu'attendez-vous de moi?', finira par lui demander l'actrice. Et bientôt elle ajoutera, encore que toujours indulgente : 'Allez, je ne vous crois plus !'. 'Cette parole fut un éclair', dit Nerval à la fin de ce récit où (...) il a commencé de s'apercevoir de ce qu'il portait en lui d'irréparable' ».

guide Gérard de Nerval, en dépit de quelques détours ultimes, vers la rue de la Vieille-Lanterne où il déposera son corps, une nuit de janvier, glacée, au-dessus d'un égout » (2003: 64).

Ce suicide de Nerval, pour Bonnefoy, n'est pas douteux, quelle qu'en ait été la forme. « C'est là le mot qui convient, en cette sorte d'impasse où il crut découvrir un seuil. Y eût-il été agressé, il eût reconnu dans ses assaillants les anges auxquels il ne faut plus résister » (2003: 65).

Bonnefoy est persuadé « qu'en ses derniers jours sinon ses toutes dernières heures, quand l'appel de l'ailleurs résonnait de plus en plus fort, Nerval ne fut pas sans chercher, avec grande angoisse, à quoi encore se raccrocher dans Paris glissant sous ses pas ». Démuni, sans domicile fixe, avec un écrit inachevé dans sa poche, « après qu'est tombée la nuit sans doute même recherche-t-il, aux abords de quelque Notre-Dame-de-Lorette ou quand un carrefour le rappelle à sa grande énigme, des signes qui l'inciteraient à rester une heure encore en deçà de la redoutable frontière. Ce n'est qu'au tout dernier moment qu'il comprend, un ultime billet l'indique, qu'il ne faut pas l'attendre, 'ce soir' : 'car la nuit sera noire et blanche' » (2003: 67)⁶.

Baudelaire a compris cela et Bonnefoy cite la page où, le 26 janvier 1856, écrivant sa grande notice sur Edgar Poe, il rappelait que « juste un an » a passé depuis qu' « un écrivain d'une honnêteté admirable, d'une haute intelligence, et *qui fut toujours lucide*, alla discrètement, sans déranger personne (...) délier son âme dans la rue la plus noire qu'il pût trouver » (2003: 70)⁷.

Le mot « ordalie », cher au premier Bonnefoy, se retrouve sous la plume de Roger Arnould Rivière, et aussi sous sa forme anglaise (*the ordeal of faint impulses*) dans un poème écrit dans la langue qu'il allait enseigner. Son ami, Pierre-Jean Brouillaud, dans la version française de ce poème, a traduit l'expression par « ordalie des vellétés »⁸.

C'est donc une épreuve intérieure, même si elle a pour cadre une triste cité dans le brouillard⁹. Peut-être pense-t-il au « soir de demi-brume à Londres » où erre le mal-aimé Guillaume Apollinaire ou à la fin de la première partie de *The Waste Land* (1922) de T.S. Eliot :

Unreal City
Under the brown fog of a winter dawn,
A crowd flowed over London Bridge, so many,
I had not thought death had undone so many.

Cité fantôme
Sous le fauve brouillard d'une aurore hivernale :
La foule s'écoulait sur le Pont de Londres : tant de gens...
Qui eût dit que la mort eût défait tant de gens ?

Cette première partie du grand poème d'Eliot s'achève sur un vers de Baudelaire « Hypocrite lecteur !... mon semblable !... mon frère !... ». Mais la cinquième et dernière, « *What the Thunder said* » (Ce qu'a dit le tonnerre) place au terme de la série des trois mots empruntés au *Brihadaranyaka-Upanishad*, « *Datta* » (Donne), « *dayadhvam* »

⁶ Allusion à la dernière lettre de Nerval, adressée le 24 janvier 1855 à Mme Alexandre Labrunie : « Ma bonne et chère tante, dis à ton fils qu'il ne sait pas que tu es la meilleure des mères et des tantes. Quand j'aurais triomphé de tout, tu auras ta place dans mon Olympe, comme j'ai ma place dans ta maison. Ne m'attends pas ce soir, car la nuit sera noire et blanche » (Nerval 1993: 912).

⁷ « Edgar Poe, sa vie et ses œuvres », placé en tête des *Histoires extraordinaires*, Michel Lévy frères, 1856 (Baudelaire 1976: 306).

⁸ Le poème anglais est daté du 6 juin 1952 (voir Rivière 1975: 45).

⁹ « *Your foggy-fingered whips / fustigate the spires of the drab city* », « Tes fouets doigtés de brouillard / fustigent les flèches de la triste cité ».

(sympathise), « *damyata* » (dirige), le deuxième vers de Nerval dans « *El Desdichado* », sonnet intitulé « Le Destin » sur le manuscrit ayant appartenu à Paul Eluard :

Le Prince d'Aquitaine à la tour abolie. (Bonney 2003: 88-89)¹⁰

Dès les premiers poèmes se manifeste dans l'œuvre de Roger-Arnould Rivière une quête, non seulement personnelle, mais collective ou générale :

LES SAISONS DE L'HOMME

L'image lente où naître
Imprime sa tiédeur
Au chercheur fou de n'être
Ame d'un geste d'or.

O vacillante quête
Où sur pont de mystère
Les âmes inquiètes
Aspirent à la terre.

L'air blessé et le vent
Font sombre en le visage
Irréel et mouvant
Du coryphée sauvage.

Humble désir s'étiolé
Au froid d'une demeure
Sur ce lit de corolle
Où l'on fait que je meure. (1975: 17)

C'est la « quête infinie » dont il est question dans un poème daté du 31 janvier 1949 (1975: 28).

Dylan Thomas était encore vivant quand Roger-Arnould Rivière commença d'anglais à l'Université de Lyon, où il était entré en octobre 1946 et quand, en septembre 1949, il partit pour la Grande Bretagne et devint lecteur de français dans un collège de la ville de Belper. Au cours de ce séjour, il rencontra Pierre-Jean Brouillaud (le traducteur de l'unique poème de lui en anglais qui ait été conservé). Cet ami, lui-même romancier, a assuré que Rivière avait alors écrit une nouvelle, *Le Fossoyeur*, aujourd'hui perdue. Sans doute y passait-il un souvenir de ce *Hamlet* de Shakespeare qui, au même moment, a hanté Jean-Pierre Duprey, avec le Monsieur H. de *Derrière son double*¹¹.

Selon un autre témoignage, celui de Raymond Busquet avec qui il s'était lié d'amitié quand, en octobre 1948, il était surveillant au lycée Ampère de Lyon, Rivière s'est découvert au cours de cette année 1949-1950 passée en Angleterre, « de troublantes affinités » avec Dylan Thomas tout en s'intéressant à d'autres jeunes poètes anglais (Alex Comfort en particulier) et à l'Américain E.E. Cummings. C'est alors précisément qu'il projette de réunir quarante-sept poèmes sous le titre *Entre cri et silence*. Ce recueil sera refusé par Pierre Seghers quand Rivière le lui enverra après son retour d'Angleterre et d'Irlande, où il a séjourné en avril 1950. D'où peut-être le passage de Merlin dans un poème daté du 28 mars 1950 (Rivière 1975: 33). Ce moment du retour marque un tournant, où l'allègement d'une année passée ne va pas sans la montée d'une nouvelle angoisse :

¹⁰ Comme l'indique Bertrand Marchal, « ce vers renvoie à l'identité rêvée de Nerval (moi, pauvre et obscur descendant d'un châtelain du Périgord, *Promenades et souvenirs*) qui fait dériver son patronyme (Labrunie) du gothique *Brunn*, tour, et s'identifie aux comtes de Foix, voire à cet autre prince d'Aquitaine prisonnier d'une tour, Richard Cœur de Lion » (2005: 319).

¹¹ Jean-Pierre Duprey, *Derrière son double*, Presses du livre français, Le Soleil noir, 1950 (voir 1998: 28 sqq).

La route
où mon destin
sans moi
s'est allégé

le poids
d'une ironie
dans le choix
de l'été

l'effroi
sur le rictus
innombrable
des morts

ma foi
fille bonasse
n'a plus sa place
en le décor¹². (1975: 37)

Natif du pays de Galles, Dylan Thomas était venu à Londres en 1934. Cette année-là, qui était celle de ses vingt ans, il avait publié son premier recueil, *Eighteen Poems*, qui avaient été suivis de *Twenty-five Poems* (1936), *The Maps of Love* (1939), poèmes tous écrits pour la plupart avant 1934. Dans les quatorze années qui lui restaient à vivre, Dylan Thomas n'allait composer qu'une trentaine de nouveaux poèmes, dont ceux que constituent le recueil *Deaths and Entrances* (1946), où curieusement la mort semble venir avant toute naissance, ou toute nouvelle naissance. Il se consacrait dès lors davantage à l'écriture de récits et de nouvelles (*Portrait of the Artist as a Young Dog*, 1940) et à une pièce radiophonique (*Under Milk Wood*) diffusée seulement en 1954, évocation à plusieurs voix de la vie des habitants de Llaregyb, petit village gallois au bord de la mer.

L'année où Dylan Thomas meurt d'une pneumonie, à la suite d'une crise d'éthylisme à New York, le 9 novembre 1953, au cours d'une tournée de conférences, est précisément celle où Roger-Arnould Rivière publie *Masques pour une Ordalie*. L'image du masque n'est pas étrangère à Dylan Thomas, auteur d'un poème intitulé « *O make me a mask* »¹³.

Et il y eut bien chez lui l'impression de traverser l'existence comme une série d'épreuves, comme une ordalie ou comme le voyage dans le récit initiatique tiré d'une nouvelle de Stevenson, *The Beach of Falesà*¹⁴.

C'est à Dylan Thomas que Roger-Arnould Rivière allait consacrer son mémoire pour le Diplôme d'Etudes Supérieures, entrepris après son retour du service militaire (décembre 1950-juin 1952) et soutenu en novembre 1954. Rédigé en anglais, ce travail sur *La Poétique de Dylan Thomas* a été en partie traduit en anglais par Pierre-Jean Brouillaud, mais est resté inédit.

Très tôt, Roger-Arnould Rivière avait été frappé par une expression de Dylan Thomas : « *My intricate image* ». Elle a été placée en épigraphe à ses « Premiers Poèmes » dans l'édition de ses *Poésies complètes* (Rivière 1975: 113).

Et il y a en effet quelque chose comme une perte d'être dans un labyrinthe sans fin qui est à la fois le labyrinthe de soi et « le miroir de l'absente ». Tel est le titre d'un de ses poèmes, daté du 29 octobre 1946, dont je cite les strophes 3 et 4 :

¹² Poème daté du 25 août 1950.

¹³ Le regretté Alain Suiéd l'a traduit sous le titre « Ô fais-moi masque » (Thomas 1982: 113; version française Thomas 1991: 86).

¹⁴ *La Plage de Falesà*, traduction de Guy Durand (Thomas 1970 II: 311-387).

Silence : le doigt se pose...
Fouille vide longue angoisse
Dans l'horreur de cette dose
Glissante et que toujours froisse

Ce que ne fut pas la mort
Il se perd. Magie rieuse
Lente sonnerie des cors
O solennelle moqueuse. (1975: 127)

Le long poème où figure l'image de Dylan Thomas est le premier des *Twenty-five Poems* de 1936 :

*I, in my intricate image, stride on two levels,
Forged in man's minerals, the brassy orator
Laying my ghost in metal,
The scales of this twin tread on the double,
My half ghost in armour hold hard in death's corridor,
To my man-iron sidle. (1982: 98)*

Moi, dans les dédales de mon image, à cheval sur deux plans,
Forgé des minéraux de l'homme, barde d'airain
Coulant mon spectre dans le métal,
Je foule la cuirasse de ce monde jumelé, et dans le couloir de la mort
Je plaque l'armure du spectre, ma moitié,
Sur ma démarche d'homme de fer. (1970: 379)

Comme pour Nerval l'Ariane improbable, l'Absente dont l'appel est irrésistible entraîne dans un labyrinthe d'existence qui est explicitement comparé au labyrinthe des rues, rues pavées « de mille dérisions amères »¹⁵ (1970: 31):

Cette morte irréaliste
où s'abîment mes yeux
où mon destin fiévreux
se perd comme en ruelles

est-ce toi vers la nuit
humble fée fugitive –
aux galets de la rive
conquise de l'ennui ?

Sur mes lèvres d'orage
l'âcre appel est si fou...
et n'ai plus de visage
sinon pour cette femme :

plus plaintive que flamme
la mort, à deux genoux¹⁶. (1970: 23)

Comme pour Nerval, et très tôt (il a 18 ans), la femme est pour Rivière associée à la mort, à sa mort. Ainsi dans ce poème-paysage, daté du 27 novembre 1948, où sous le suaire d'un ciel d'orage éclôt une fleur du Mal, avec le calice d'une femme :

¹⁵ Poème daté d'octobre 1951.

¹⁶ Même date hypothétique.

Le drap immense de l'orage
haché de pleurs
masque la profusion
de tes printemps
ô femme
calice illuminé
des plaies de mes désirs
où ma Mort se réfugie
En vain ma ruse
éploie sur mes doigts gourds
un paysage abstrait
mes doigts n'ont plus de vie
hors le contour de ton sourire
ou le granite de tes seins. (1970: 30)

Le recueil initial prévu par Rivière, *Entre cri et silence*, s'est réduit de moitié au moment de la publication du seul recueil paru de son vivant, *Masques pour une Ordalie* (Millas-Martin, Paragraphes, 1953).

La femme y est toujours une fleur dans la nuit, une passante « à portée de désir / dans l'espace magnifié de (s)a nuit »¹⁷ (Rivière 1975: 55). Le paysage urbain se trouve cette fois comme dévasté :

Loin des ruelles où l'eau fermente
volumes ventres d'espace
où ne grouille pas de race

vous êtes les grands gisants
d'intime défenestration¹⁸. (1975: 65)

Si les vents se déchaînent, de grands squelettes peuplent l'allée morte, tandis que la rage des chiens affamés

déchire un instant la nuit
l'instant
d'entre le cri
et le silence¹⁹. (1975: 68)

L'Angleterre n'est pas seule présente dans la culture de Roger-Arnould Rivière. « La candeur généreuse du Neckar » dans un poème daté du 16 septembre 1952 (1975: 70) entraînerait le lecteur du côté de Hölderlin, la « *Tanz des trauerden Kindes* », datée du 15 avril 1952, a pour sous-titre explicite « sur un dessin de Paul Klee » et hésite entre le mort et l'indéfini, « le mort et l'on » (1975: 73). C'est seulement au mois d'août 1954 que Roger-Arnould Rivière a fait un voyage en Autriche en compagnie de celle qui allait devenir son épouse, Jeanne C., angliciste comme lui. Leur relation ne semble pas avoir été plus simple que celle de Jean-Pierre Duprey et de Jacqueline, réduite à Ueline, la Noire dans sa pièce en trois actes, *La Forêt sacrilège* (1998: 137 sqq). André Breton déjà avait été frappé par cette réduction quand il retint les scènes 6 et 7 de l'Acte II de cette pièce alors inédite pour figurer dans la notice « Jean-Pierre Duprey » de la nouvelle édition augmentée de *l'Anthologie de l'humour noir* en 1950, et il y fait allusion dans les deux dernières phrases :

¹⁷ Poème daté du 17 décembre 1949.

¹⁸ Poème daté du 17 mai 1950, « Défenestration ».

¹⁹ Poème daté du 8 avril 1952. C'est la justification du premier titre prévu pour le recueil.

La lampe de la présence est plutôt de nature à nous dérober le vrai Duprey, prince du royaume des Doubles, sous des apparences d'ailleurs très séduisantes. Le principal d'entre eux, nous en savons par l'autre très peu de choses, sin on qu'avec sa femme 'Ueline la Noire' il habite une maison sise au cœur d'une forêt pleine de loups²⁰. (Breton 1992: 1173)

Ce doux qu'est Roger-Arnould Rivière a ses violences (Rivière 1975: 76). Ce pur a le sentiment de porter en lui une « Babel intérieure » (1975: 77-78), qui n'est pas sans rappeler les « symptômes de ruines », « fissures, lézardes » d'un Baudelaire hanté par la maison Usher d'Edgar Poe (Baudelaire 1975: 372). Ce texte figure dans le « Reliquat » du *Spleen de Paris* et prend les proportions d'un poème en prose :

« Tout en haut, une colonne craque et ses deux extrémités se déplacent. Rien n'a encore croulé. Je ne peux plus retrouver l'issue. Je descends, puis je remonte. *Une tour-labyrinthe. Je n'ai jamais pu sortir. J'habite pour toujours un bâtiment qui va crouler, un bâtiment travaillé par une maladie secrète.* – Je calcule, en moi même, pour m'amuser, si une si prodigieuse masse de pierres, de marbres, de statues, de murs, qui vont se choquer réciproquement seront très souillés par cette multitude de cervelles, de chairs humaines et d'ossements concassés. – Je vois de si terribles choses en rêve, que je voudrais quelquefois ne plus dormir, si j'étais sûr de n'avoir trop de fatigue ».

Rémi Brague a justement mis en valeur cette vision dans son livre *Image vagabonde. Essai sur l'imaginaire baudelairien*²¹. Et le philosophe souligne la correspondance entre labyrinthe des rues et labyrinthe intérieur dans l'imaginaire baudelairien :

Ce bâtiment représente sans doute « le labyrinthe pierreux d'une capitale »²². La ville est l'image privilégiée d'un monde en son fond tout entier labyrinthique. Et le labyrinthe est l'image d'un monde d'où l'on ne peut même pas s'envoler²³. (2008: 72)

En guise d'âme-sœur surgit « l'arme-sœur » (2008: 79), emblème d'on ne sait quelle blessure. Des juges à crocs sont réunis pour on ne sait quel Procès (2008: 81).

On comprend que les derniers poèmes de Roger-Arnould Rivière aient été publiés après son suicide à Lyon, le 17 septembre 1959, sous ce titre qu'il avait lui-même envisagé, *Le Poème de la cassure*. L'évocation de certains paysages de Provence, les Saintes-Maries-de-la-mer (« Sylveréal », août 1953, [1975: 91]), les Baux (1975: 92), n'apporte pas d'apaisement. Au contraire, le feu s'insinue, gagne et ronge. Le vivant se sent déjà enseveli (1975: 93-94). L'ordalie est ici « passage de l'exsangue » (1975: 96-97), ou passage par l'exsangue.

Si la naissance est contestée, et l'amour, la mort est au fond de tout (poème d'avril 1959, [1975: 110]), et Roger-Arnould Rivière s'y résigne dans le très beau poème, son chef-d'œuvre, qui précède de quelques jours ou de quelques heures son suicide.

Je sais la caresse du petit matin, l'aplomb brutal de
midi, la sournoise inversion du soir

je sais le vertigineux à-pic de la nuit et l'accablante
horizontalité du jour

je sais les hauts et les bas, les hauts d'où l'on retombe
à coup sûr, les bas dont on ne se relève pas

je sais que le chemin de douleur n'a de stations qu'en

²⁰ « Jean-Pierre Duprey », *Anthologie de l'humour noir*, Le Sagittaire, 1950 (deuxième édition, la première était de 1940); la troisième, dans J.J. Pauvert, 1966.

²¹ Chapitre 7 « Entrechoc et allégorie ».

²² Citation prise de « Le Crépuscule du soir » dans *Le Spleen de Paris* (Baudelaire 1975: 312).

²³ Voir « Les Plaintes d'un Icare » dans *Les Fleurs du Mal*, poème publié dans *Le Boulevard* le 28 décembre 1862, puis dans *Le Parnasse contemporain* le 31 mars 1966, pièce CIII dans l'éd. de 1868 (Baudelaire 1975: 143).

nombre limité

je sais le souffle haché, le souffle coupé, l'haleine fétide,
les effluves d'air cru et les émanations de gaz de
ville

je sais les étreintes vides, la semence crachée par dépit
sur la porcelaine

je sais la face du mot qui vous sera renvoyé comme
une gifle

je sais que l'amitié et l'amour n'ont pas d'aubier

je sais que les amarres rompues, le cou brisé, la semelle
usée ont pour commun dénominateur la corde

je sais que la détonation contient le même volume
sonore que les battements de cœur qui bâtissent
toute une vie

j'ai vécu pour savoir et je n'ai pas su vivre. (1975: 111)

BIBLIOGRAPHIE

Baudelaire, Charles (1975-1976). *Œuvres complètes I et II*. Paris: Gallimard.

Bonnefoy, Yves (2008). « Le Savoir vivre ». *Traité du pianiste et autres écrits anciens*. Paris: Mercure de France.

-- (2003). *Le poète et « le flot mouvant des multitudes »*. Paris: Bibliothèque Nationale de France. Conférences del Duca.

Brague, Rémi (2008). *Image vagabonde. Essai sur l'imaginaire baudelairien*. Chatou: Edition de la transparence.

Breton, André (1992). *Œuvres complètes II*. Paris: Gallimard.

Duprey, Jean-Pierre (1998). *Œuvres complètes*. Paris: Gallimard.

Marchal, Bertrand (2005). *Les Chimères, La Bohême Galante et Petits Châteaux de Bohême*. Paris: Gallimard.

Nerval, Gérard de (1993). *Œuvres complètes III*. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade.

Prével, Jacques (1952). *En dérive vers l'absolu*. Paris: Seghers.

Rivière, Roger-Arnould (1975). *Poésies complètes*. Paris: Guy Chambelland.

Thomas, Dylan (1991). *Poésie*. Paris: Gallimard.

-- (1982). *The Poems*. Londres: Everyman's Library.

-- (1970). *Œuvres*. Paris: Seuil.